

# Le gourmand

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 44

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184410>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Le gourmand.**

Les hommes se repaissent ; l'homme mange,  
L'homme d'esprit, seul, sait manger.

BRILLAT-SAVARIN.

Bien que notre siècle soit le siècle des lumières, combien peu de gens sont en état de définir cette gracieuse épithète :

Gourmand !

Sur cent, vous en trouverez quatre-vingt-quinze, au moins, qui confondent ce mot, avec d'autres, qui sont loin d'être ses synonymes.

Les amateurs de bons vins, sont dits *Gourmets*.

Les délicats (fausse définition, gens peu sérieux), aiment les petits fours, les bonbons, toutes niaiseries ; ceux-ci sont les *friands*, pour le commun des mortels.

Les gros mangeurs se subdivisent en trois catégories : Les *goulus*, les *voraces*, les *goinfres*. Ces derniers font honte à l'espèce humaine.

Les deux premières variétés ne s'inquiètent que de la quantité : la qualité leur importe peu. Ce qui distingue le *gourmand*, c'est que :

Il est, ou doit être homme d'esprit. Je ne comprends pas qu'un sot ou un imbécile puisse être *gourmand* ; il ne saurait pas manger, et Brillat-Savarin aurait tort ; or, ce n'est pas admissible.

Le gourmand est éclectique, c'est-à-dire qu'il se contente de peu, à la condition que ce peu soit exquis.

Mais, qu'on le mette à même d'apprécier un dîner fin, exécuté par un artiste consommé, conçu par un homme de génie, alors il met en œuvre toutes les brillantes qualités dont l'a doué le Créateur.

Il mange de tout, en petite quantité, condition *sine qua non*.

Il boit de tous les vins, toujours comme ci-dessus.

Il ne s'indigeste jamais ; il ne se grise pas.

Il apprécie, comme elles le méritent, les brouillottes qui accompagnent un bon dîner, les friandises ; il en mange peu, mais il y goûte.

Enfin, et c'est là son grand mérite, il sort de table avec la conscience d'avoir fait son devoir, gai, bien portant, et capable de recommencer.

Le gourmand, en toutes circonstances, se conduit en galant homme et en homme d'esprit. Aussi est-il choyé, caressé et considéré comme l'ami de tout le monde.

En regard de ce type honorable, si nous plaçons les exemples de gros mangeurs cités plus haut, nous trouvons :

Le goulou, qui se jette sur la nourriture comme un chien affamé, et qui ne fait guère de différence entre les morceaux divers qu'il absorbe. Celui-ci est bientôt rassasié. Il s'indigère parfois.

Le vorace a un degré plus grossier encore ; il ne fait que tordre et avaler ; il ne mâche pas, il s'*empiffre*, en un mot.

Le goinfre s'inquiète peu des suites probables de

son intempérance ; il ne mange pas, il engloutit : peu lui importent les conséquences : il absorbe sans s'inquiéter de l'avenir ; s'il succombe à la suite d'une indigestion, il ne meurt pas, il crève.

Le gourmand ne brille-t-il pas d'un éclat sans pareil à côté de ces horribles types ? Il aime et apprécie tout ce qui est bon, mets ou vins. Sa conduite dans les repas auxquels il est convié est un éternel hommage de reconnaissance envers le Créateur, dont il est seul à apprécier les dons miraculeux et les bonnes choses qu'il nous a départies.

On peut déduire de ce qui précède, qu'avant de faire son ami d'un homme qui vous est à peu près inconnu, il faut prendre pour règle cet aphorisme profond :

« Dis-moi comment tu manges, je te dirai ce que tu vaux. »

Nous lisons dans la *Gazette de médecine et de chirurgie*, de Paris, les tristes détails qui suivent :

Une des sœurs, garde-malades de l'Ordre de Troyes, vient de succomber à une attaque de rage contractée dans des circonstances telles que nous croyons devoir les signaler.

Il y a un mois, la sœur S... se trouvait en province où elle accompagnait un enfant malade. On avait rencontré dans le pays plusieurs chiens enragés. Dans une promenade la sœur dirigeant une bande de cinq enfants dont le plus âgé n'avait pas huit ans, fut tout à coup assaillie par un chien de berger de haute taille qui l'attaqua avec fureur. A la vue de ce chien à mine sinistre, à la gueule dégouttant de bave, elle comprit à l'instant le danger et, se jetant résolument entre les enfants affolés et l'animal furieux, elle en soutint bravement l'assaut. Dès la première attaque elle fut cruellement mordue, et le chien, excité par les cris des enfants, chercha aussitôt à se jeter sur eux. Alors eut lieu un acte de dévouement sublime. Protégeant de son corps les enfants cramponnés à ses jupes et criant de terreur, la digne fille marcha sur le chien et se jeta bravement sur lui. Pendant plus de dix minutes elle s'attacha à l'animal, se roulant avec lui, cherchant à l'étouffer en enfonceant le poing dans sa gueule sans souci des morsures qui la déchiraient. Alors seulement, le chien effrayé par quelques paysans qui survenaient, abandonna la pauvre fille pour se jeter sur ses nouveaux agresseurs qui le tuèrent à coups de bâton. La sœur s'éloigna, les bras et les mains lacérés par quinze blessures profondes ; une artère importante avait été ouverte. Des soins intelligents lui furent donnés. On appliqua des ligatures et les parties déchirées furent cautérisées avec l'ammoniaque. Deux heures après, le médecin qui habitait à quelques lieues de là, pratiqua au fer rouge de profondes cautérisations. La pauvre victime ne se faisait aucune illusion.

Dès que l'état des blessures le permit, elle fut ramenée à Paris, et pendant quelques jours on put avoir quelques espérances. Mercredi dernier des vomissements se déclarèrent ; les spasmes du pharynx, l'hydrophobie, l'agitation incessante, ne laissèrent aucun doute sur la nature des accidents. La sœur S... a succombé mardi soir, sans faiblir un instant, ne se préoccupant que d'éloigner d'elle les femmes dévouées qui lui prodiguaient leurs soins, heureuse de son sacrifice et trouvant une consolation suprême dans la certitude d'avoir sauvé au prix de sa vie les cinq enfants qui lui avaient été confiés. On ne commente pas de pareils traits d'héroïsme. Leur souvenir devient un titre de gloire pour les familles auxquelles appartenaient leurs auteurs, et représente aux yeux de tous l'esprit de sacrifice et de dévouement dans sa plus sublime expression.

Louis XVIII définissait ainsi le système parlementaire : « Je dis à mes ministres : Avez-vous la ma-